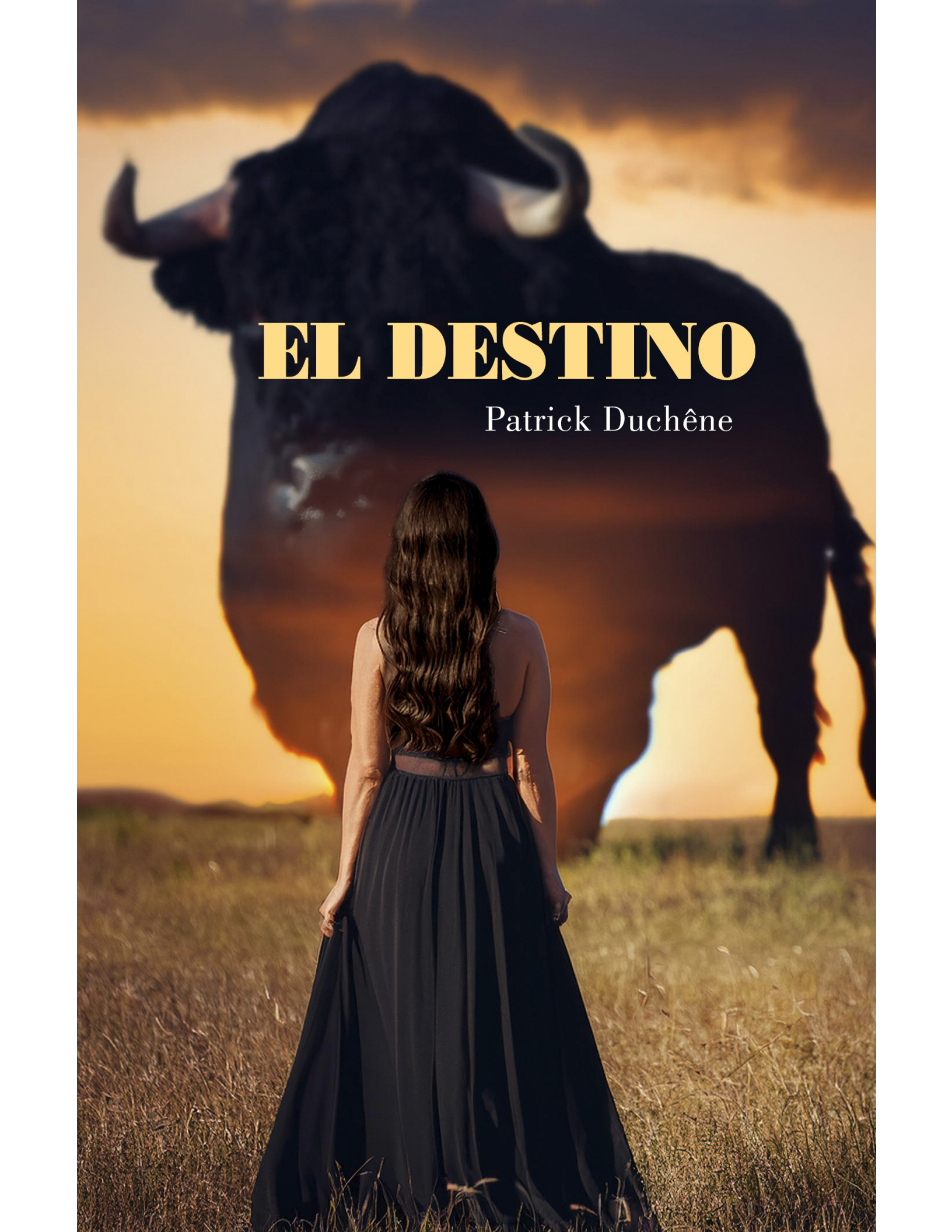


A woman with long dark hair, seen from behind, stands in a field of tall grass. She is wearing a black, sleeveless, floor-length dress. In the background, a large bison stands silhouetted against a bright, orange-hued sunset sky. The bison's head is turned slightly to the left.

EL DESTINO

Patrick Duchêne

Patrick Duchêne

El Destino

© Patrick Duchêne, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9024-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Christine, mon amour, qui donne vie à mes rêves.

À Audrey, ma fille, force silencieuse au cœur de ma vie.

Chapitre 1 : Séville 1964

Des passes de cape aux passes de muleta, en passant par l'estocade finale, sa technique était exceptionnelle, précise, élégante, artistique, il savait innover dans le respect des traditions de la corrida. Luis eut une nouvelle fois l'honneur de sortir par la « puerta grande », la porte d'or ; le soleil brillait dans le ciel de Séville et les aficionados debout l'applaudissaient et scandaient son nom. Luis était à l'apogée de son art.

Le père de Luis avait été un franquiste engagé, proche de Joaquin Miranda Gonzalez. Il était intolérant, issu d'une famille où seule la tauromachie comptait ; dès son plus jeune âge, il avait initié son fils au combat avec des vachettes.

Luis avait adhéré, dès son adolescence, à l'idéologie nationaliste du El Caudillo. Après la mort de son père, tué par des républicains, Joaquin Miranda Gonzalez lui avait facilité l'accès à l'enseignement de la tauromachie. Il se souvenait avoir souffert ; l'enseignement avait été rude, la discipline quasi militaire, les blessures fréquentes et la mort rôdaient en permanence. Mais maintenant, sa réputation de matador grandit, triomphateur des ferias de Séville et de Madrid, il fait la tête d'affiche.

En ce dimanche de juillet 1964, après avoir repris ses esprits, ses pensées sont tournées vers sa femme Maria. Quand il l'avait quittée ce matin, ses contractions étaient devenues régulières et fréquentes, c'est le grand jour, elle va lui donner son fils.

Il sera fort, viril, courageux, il lui enseignera l'art de la corrida, afin qu'il continue à transmettre la tradition familiale, à l'abri de la terreur du franquisme grâce à ses relations. Il lui transmettra sa passion, il rentrera à l'école taurine de Séville, comme son grand-père et son père, il deviendra toréador. Il lui apprendra ses plus belles passes, celles où le public se lève à chaque fois. Puis viendra le jour, où il l'accompagnera pour sa première grande corrida dans les arènes du Real Maestranza de Caballería de Séville. Il sera glorifié et perpétuera l'héroïsme espagnol fortement ancré dans sa famille.

Il rêvait de ce moment depuis si longtemps ; à 29 ans, son vœu le plus cher allait enfin être exaucé. C'était son devoir, sa mission divine, il avait prié Dieu chaque dimanche à la messe pour qu'il lui donne ce fils. Ce jour était enfin

arrivé !

Maria se réveillait doucement, elle avait des douleurs dans le bas du ventre, tout était diffus autour d'elle. Elle entendait son père l'appeler de très loin, puis ces échos se rapprochaient, mais ce n'était pas son père. Elle sentit qu'on lui prenait la main, elle se força à ouvrir un œil, des contours se dessinèrent autour d'elle sous une lumière tamisée, la voix se faisait plus distincte et plus insistante :

— Maria, réveillez-vous, regardez-moi.

Elle reprit conscience de la réalité et ouvrit les yeux, elle ne reconnaissait pas cet endroit, elle était à l'hôpital, un problème avait eu lieu pendant l'accouchement. Elle réunit toutes ses forces et demanda :

— Comment va mon bébé ?

— Tout va bien, il va très bien ne vous inquiétez pas.

La joie envahissait Maria au fur et à mesure qu'elle émergeait de son sommeil. Son mari allait être heureux, elle savait qu'il l'avait épousée pour ce moment. Elle s'imaginait le voir sortir son vieux jeu de cornes qu'il avait gardé précieusement, celui que son père avait utilisé quand il avait quatre, cinq ans pour l'initier aux jeux de taureau. Elle l'entendait dans le jardin rire, chahuter, crier avec son fils, elle lui ferait une petite cape rouge et jaune, et son mari la ferait virevolter avec ses petites cornes en tournant autour de lui. Il deviendrait un grand toréador, comme son père, son frère et Luis.

Ses rêveries furent interrompues par le brancardier qui la transporta jusqu'à sa chambre. Vu son statut d'épouse d'une célébrité, on lui avait préparé une des rares chambres particulières de l'hôpital. Aussitôt installée dans son lit, elle demanda qu'on lui amène son bébé, elle n'en pouvait plus d'attendre. C'est le médecin-chef lui-même, qui entra dans la chambre, souriant, il posa doucement le bébé dans les bras de sa mère, un sourire radieux éclairant son visage :

— Voilà votre princesse, madame.

Maria mit du temps à réaliser. Une fille. Elle fut aussitôt submergée de pensées noires, elle était si sûre que ce serait un garçon, elle l'avait senti dès les premiers jours de grossesse et sa belle-sœur lui avait confirmé avec son pendule à plusieurs reprises, elle ne s'était jamais trompée pour ses enfants. Il devait y avoir une erreur, ce n'était pas son bébé. D'une voix tremblante, elle demanda :

— Docteur, vous êtes sûr que c'est bien, mon bébé ?

— Comment ?

— Moi, c'est un garçon, pas une fille !

Le médecin, vexé, lui confirma sèchement qu'il n'y avait aucun doute. Toute erreur de ce genre était impossible dans son hôpital. Pourtant, en regardant Maria, il fut surpris de voir autant de déception sur son visage. Son regard vide et ses épaules affaissées trahissaient un abattement profond, bien loin de ce qu'il avait imaginé en lui annonçant la nouvelle.

Le contraste entre sa certitude et la tristesse de cette mère le déstabilisa. Il comprenait sa déception, avoir un fils, héritier de toute une tradition, faisait partie chez les toréadors des normes familiales.

Elle se retourna vers lui, le fixant dans les yeux :

— Reprenez le bébé, je suis fatiguée, j'ai besoin de dormir !

Le médecin, embarrassé, jeta un dernier regard incertain à Maria avant de repartir avec le bébé dans ses bras.

« Mon Dieu ! Que m'avez-vous fait ? » pensa Maria. « Pourquoi ce châtiment ? J'ai tellement prié pour avoir un garçon. » Luis ne s'en remettra jamais, il ne me le pardonnera pas, ma vie va devenir un enfer. Pourquoi ai-je survécu à cet accouchement ?

Maria, désespérée, ne put retenir ses larmes. Elles coulèrent lentement sur ses joues, tandis qu'elle tournait la tête, submergée par l'émotion. Elle se sentait impuissante face à ce chagrin qu'elle ne pouvait plus contenir.

Chez lui, Luis apprit que sa femme avait dû être transportée en urgence à l'hôpital à cause de complications lors de son accouchement. Il se rendit sur place anxieux, il priait pour que son fils soit en bonne santé. Sa femme s'en remettrait, il la connaissait, elle était forte.

Arrivé à l'hôpital, il était attendu, le médecin-chef le reçut immédiatement dans son bureau, on ne faisait pas attendre un toréador aussi célèbre et proche de membres influents du parti unique de Franco : la Falange Española Tradicionalista.

Le médecin lui expliqua que le fœtus ne s'était pas présenté dans une bonne position et que la sage-femme avait dû le retourner, ce qui avait provoqué la rupture de l'utérus. Une césarienne avait dû être pratiquée en urgence,

malheureusement l'ablation de l'utérus n'avait pas pu être évitée. Mais il pouvait être rassuré, son épouse était réveillée et se portait bien. Cependant, elle ne pourrait plus avoir d'autres enfants.

— Et comment va mon fils docteur ?

Demanda Luis, la voix pleine d'espoir.

Le médecin sourit nerveusement.

— Oui, bien sûr, rassurez-vous, le bébé se porte bien. C'est une jolie petite princesse d'un peu plus de 3 kg.

Il observa rapidement la réaction du père, redoutant ce moment. Il savait que la mère avait été déçue, et s'imaginait la réponse du père. Le silence qui suivit sa déclaration lui sembla interminable, chaque seconde amplifiant son appréhension.

Luis reçut ses mots terribles comme une estocade, il avait du mal à respirer, son rythme cardiaque s'était soudainement accéléré, il avait chaud, sa bouche se desséchait, des tremblements imperceptibles le tétanisèrent, il ne pouvait plus parler. Il n'avait jamais ressenti une telle douleur, une fille, ce mot tournait en boucle dans sa tête. Pour la première fois de sa vie, il était effondré et avait envie d'éclater en sanglots, mais un matador ne pleurerait pas.

Le médecin s'inquiéta de son visage devenu pâle et lui demanda si tout allait bien. Luis puisa dans ses forces pour acquiescer de la tête.

Le médecin avait la certitude que Luis et son épouse ne voulaient pas de cette petite fille.

— Monsieur, souhaitez-vous que nous prenions soin de votre fille, je connais des parents qui seraient très heureux de l'accueillir, je peux tout arranger avec une extrême discrétion.

Le père resta silencieux un instant, avant de remuer la tête en guise de refus. Le sourire du médecin se figea. Il avait redouté cette réaction, un malaise s'installa dans la pièce.

Au fond de lui-même, Luis voulait se débarrasser de ce bébé, mais si cela s'apprenait, sa carrière serait finie et surtout c'était contraire à ses croyances religieuses et à ses valeurs.

Il quitta le bureau et l'hôpital, déçu, incapable de prononcer le moindre mot.

Sa vie était finie à cause de cette fille qu'il ne voulait pas. Il ne lui restait plus que les taureaux.

À cause du problème intervenu lors de l'accouchement, sa femme ne pourrait plus lui donner d'autres enfants, il n'aurait jamais de fils, juste une fille bonne à faire le ménage.

La petite Carmen était née sous de fâcheux auspices.

Depuis sa naissance, sa mère ne souriait plus, son mari l'obligeait à rester à la maison pour s'occuper du ménage et de sa fille. Luis était devenu aigri et avait restreint la liberté de sa femme de manière autoritaire, maintenant elle devait se dévouer entièrement à l'éducation du bébé, sans aucune possibilité pour elle de s'épanouir en dehors de l'éthique catholique. Les seules sorties que son mari lui autorisait étaient les messes, les corridas et la feria. Cette frustration entraîna rapidement un blocage affectif envers sa fille. Elle ne ressentait pas le besoin de prendre Carmen dans ses bras, de la câliner, de l'embrasser, non c'était comme une intruse qui était venue gâcher sa vie.

Le bébé grandit dans l'indifférence, tout ce qui était fait pour lui l'était par nécessité, pour paraître aux yeux des autres. Maria ne faisait que le minimum pour sa fille, sans chercher à comprendre ses besoins. Elle était insensible à ses pleurs qui quelquefois duraient des heures, elle ne ressentait aucune émotion pour cet enfant.

Elle se blottissait contre lui pour lui faire des câlins, mais son père s'éloignait toujours d'elle, lui manifestant son mécontentement, elle n'avait pas à faire ça !

Il était très sévère avec elle, il la frappait souvent dès qu'elle n'obéissait pas assez vite à ses ordres. Lassée, elle se renfermait sur elle-même. Elle ne ressentait rien pour sa mère, qui disait inlassablement non à toutes ses demandes et qui l'ignorait.

Plus grande, elle comprit que son père ne l'aimerait jamais, mais elle ne lui en voulait pas, elle culpabilisait, car c'était sa faute. Il lui avait dit qu'il voulait un fils et pas d'une fille incapable de combattre un taureau, elle lui avait brisé son rêve par sa naissance.

La petite Carmen souffrait du manque d'amour de la part de ses parents et se sentait abandonnée. Elle était toujours seule, tournait en rond, ne sachant que faire de ses journées et pleurait souvent en silence, recroquevillé sur elle-même dans un coin de sa chambre ; les aiguilles de l'horloge n'avançaient pas. Sa seule

distraction était la visite de sa cousine Carlotta, qui avait de la chance, car elle était gâtée par ses parents et elle l'enviait.

Le frère de son père qui était aussi son parrain s'inquiétait du sort de sa nièce. Elle était distante, avait souvent les yeux rouges, quand il s'approchait d'elle pour lui parler, il sentait qu'elle était sur la défensive. Il avait remarqué que la petite Carmen s'était attachée à sa fille Carlotta, elle esquissait toujours un sourire quand elle arrivait, alors il avait pris l'habitude de l'emmener la voir. Il avait parlé avec son frère pour lui dire qu'il lui semblait que sa nièce était malheureuse, mais Luis lui avait répondu que sa fille, pour lui, était invisible et que toute discussion à ce sujet était inutile.

Un jour d'hiver, Carlotta était plus excitée que d'habitude, elle lui avait expliqué que ses parents lui avaient dit que des rois mages allaient venir à Séville. Ça allait être une fête magique où, la veille, la ville serait couverte de lumières et de musiques pour les accueillir. Puis les trois rois mages arriveraient sur de magnifiques chars colorés habillés de robes étincelantes, avec des couronnes dorées sur la tête, et ils lanceraient des bonbons à tous les enfants. Puis, le lendemain, ils apporteraient des cadeaux dans sa maison. Quand Carlotta était partie, Carmen qui rêvait déjà des rois mages, alla voir sa maman pour lui demander s'ils iraient, aussi, à la fête. Sa mère lui avait répondu que les rois mages n'existaient pas, les parents avaient inventé ça par amour pour leurs enfants. Mais elle, elle n'allait pas jouer à ce jeu. Elle n'avait aucune envie de lui faire plaisir. Elle n'en valait pas la peine. Carmen, la vue brouillée par ses larmes, était repartie sans un mot. Seule une fois de plus, recroquevillée sur elle-même dans un coin de sa chambre, elle pleura longtemps sans trouver le réconfort.

Elle ne sortait pas beaucoup, sauf le dimanche quand sa mère l'emmenait à la messe et pendant la Feria pour aller voir des corridas. Les arènes, la Maestranza, seul endroit où sa mère lui semblait heureuse, c'était son exutoire, elle se libérait de son confinement et de ses contraintes à travers des cris, des olé et des applaudissements quasi hystériques à chaque jolie passe de taureau. Les hommes et les femmes semblaient égaux dans les arènes endiablées et ne pensaient plus qu'à leur plaisir. Mais ensuite, les femmes devaient retourner à leur place, elles devaient toutes les deux respecter strictement toutes les obligations formulées dans les commandements de l'Église catholique.

Elle aimait bien la feria de Séville, car elle portait toujours une jolie robe sévillane que sa mère lui confectionnait et qui nécessitait de nombreux essayages